

# PHALÈNE

## Djabril Boukhenäïssi

galerie Sator

## DJABRIL BOUKHENAÏSSI

Né en 1993 en France  
Vit et travaille entre Paris et le Perche

### exposition

du 3 mars au 20 avril 2024

### vernissage

dimanche 3 mars  
14h-18h

### galerie Sator Komunuma

43 rue de la Commune de Paris  
93230 Romainville

### horaires

mercredi—samedi  
10h-18h

et sur rendez-vous

Lise Traino  
+33 (0) 6 89 46 02 84  
lise@galeriesator.com

[www.galeriesator.com](http://www.galeriesator.com)

# PHALÈNE

## DJABRIL BOUKHENAÏSSI

*Les Phalènes ? ou La Vie de n'importe qui. La Vie en général. Ou Instants de vie ou Les Vagues.*

V. Woolf, Journal, 2 juillet 1929<sup>1</sup>

*Pendant un instant tout pencha, vacilla dans l'incertitude, l'ambiguïté, comme si une grande phalène  
ombrageait de ses ailes flottantes l'immensité solide des tables et des chaises.*

V. Woolf, *Les Vagues*<sup>2</sup>

La phalène comme perle, la phalène comme irruption dense et fragile – danse – de vie. Apparition, disparition, mouvement binaire, comme le battement de ses ailes. Comme le sac et le ressac des Vagues aussi. Que voir dans ce battement ? Qu'entendre dans cette « voix de la mer » ? La répétition du Même, ou bien davantage « la mer toujours recommencée » qui propage ses ondes, et jusqu'où ?

Comme les vagues « se rassemblent, basculent et retombent », le temps s'écoule, goutte à goutte, écoulement régulier, uniforme, lisse, répétition sans différence. Mais parfois, tout soudain prend forme, celle d'un instant, d'un moment où « tout » nous semble se concentrer, où tout nous paraît se rassembler. L'intensité d'un « moment d'être » avec d'autres êtres, comme l'intuition d'une totalité de joie qui n'a pas figé les mille et un mouvements de vie, ces ondes si douces qui ont donné à ce temps d'un séjour dans le Perche, pour nous qui étions les invités de Djabril Boukhenässi, cette vibration mémorable sans jamais l'avoir voulue telle au moment de la vivre, dans une légèreté allègre, où rien ne pesait ni ne posait : être accueilli, se réunir, se trouver là mais surtout se trouver bien, partager un repas, vaquer, rire, lire, jouer, s'allonger au soleil, veiller, parcourir la campagne le temps d'une promenade,

regarder un paysage, regarder les tableaux. Et, mais nous ne le savions pas, être regardés par Djabril. « Le temps fait tomber sa goutte », mais elle s'est alors faite pour nous promesse de tenir, retenir en elle ce temps singulier, au moment même pourtant où tremble l'imminence de sa dispersion, son évanescence, au bord d'être et de ne plus être. Deux, trois jours ont passé, et c'aurait pu n'être que le goutte à goutte ordinaire du jour qui vient après l'autre, scansion faible, comme c'est le plus souvent que nous les vivons, sans les sentir vivre en nous, *perpetuum mobile* indifférent, nous comme lui, et « des miettes de nous-mêmes se dispersent. » Deux, trois jours de ce printemps, dans la maison et l'atelier de Djabril Boukhenässi ont passé, mais une goutte de temps s'est formée non pour disparaître : en elle nous avons vécu ; elle nous a rendus plus vivants, nous a peut-être permis de ressentir le « sentiment de l'existence » en une effusion sans effusions, simple, douce, dense. Forme mouvante mais close, close mais mouvante, membrane, bulle, elle nous a embrassés, comme nous l'avons embrassée dans sa brièveté. Vint le départ, et le silence de se refermer sur notre passage éphémère. Mais cette goutte de temps aura été de celles qui se déposent en nous, et prennent la consistance d'une perle, immatérielle, invisible en notre intérriorité émue.

Ce sont les tableaux de Djabril Boukhenässi ici présentés qui auront pris le soin de la re-susciter, en retrouvant ses nuances absentes à nouveau visibles et plus encore présentes, en un mot, sa vibration sensible protéiforme et pourtant une, fondu comme en une certaine lumière, en une certaine couleur, en une certaine inflexion ou tonalité, sans jamais que cette unité ressentie ne vienne réduire sa multiplicité. « Fixer l'instant dans une ultime tentative » dit l'une des voix des Vagues, tout « comme » le font les tableaux de Djabril Boukhenässi, qui s'efforcent à la promesse de rassembler le multiple sensible mouvant<sup>3</sup> de ce qui a été dans le temps et l'espace, en l'unité d'un tout autre espace, celui, limité, de la toile, qui doit trouver pourtant à se dé-limiter pour qu'en elle reparaisse tout ce qu'elle n'est pas, la vibration des et du temps, plus encore sans doute, de la durée, son bruissement, son tremblé, sa profondeur, son grain (l'utilisation si singulière du pastel par le peintre venant cerner dans un poudrolement les contours de formes-membranes, estompées, ouvertes, mouvantes, discontinues, fugitives à l'image de ce que « nous » sommes, et que semblent si bien (in)définir ces mots de Bernard dans *Les Vagues* : « Nous sommes bordés de brume. Nous sommes un territoire sans substance. » ; les choses et les êtres tremblent parce qu'ils ne sont pas encore, et par ce qu'ils ne sont plus, en passe d'être, en passe de n'être plus) en somme les intensités de cette durée, apparues, disparues sans l'être, mais bien irréellement réapparues sur la toile peinte.

« La phalène peut entrer »<sup>4</sup>...

L'on n'aurait rien dit de ces jours passés avec Djabril Boukhenässi chez lui si l'on ne rapportait pas cette circonstance... élective ? : par une soirée de ce printemps, une phalène de grande envergure vint tout soudain cogner la fenêtre de la salle où nous nous tenions, à l'identique ou presque de la scène rapportée par Vanessa Bell à sa sœur Virginia en mai 1927<sup>5</sup>, et qui fit sur cette dernière une impression si vive qu'elle innervera toute la rédaction des Vagues... Le vol ce soir-là par la fenêtre de cette phalène, qui plus est que Djabril déposa entre les mains d'une petite fille prénommée Clarissa, saisie par la solennité de cet instant si fugace, rythmé par le battement régulier et serein des ailes, comme celui d'une respiration, semble condenser peut-être ce qu'il aura entrepris de peindre : déposer dans la main ouverte de la toile l'éphémère envol d'un moment, de ce moment où l'apparition d'un papillon woolfien aura oscillé dans nos esprits entre dispersion purement hasardeuse, et troublante onction symbolique... Comme la fragile possibilité sinon de faire sens, au moins de faire un signe. A wave.

*Il bat de l'aile, il s'envole. Il bat de l'aile, il s'efface.*

*Il bat de l'aile, il réapparaît.*

*Il se pose. Et puis il n'est plus. D'un battement, il s'est effacé dans l'espace blanc.*

*[...] Mais je demeure sur place, le contemplant, fasciné par son apparition, fasciné par sa disparition.*

Henri Michaux, *La Vie dans les plis* (1949)

Rémi Manier

1\_ trad. de l'anglais pas C.-M. Huet et M.-A. Dutartre, Paris, Stock, 2008

2\_ trad. de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Paris, Le bruit du temps, 2020

3\_ « Nous n'avons sous les yeux, à bien les regarder, que des choses mouvantes : le monde est le mouvant. Mais comment connaître les mouvements mêmes du mouvant ? Il semble que Bergson nous mette face à une contradiction : d'un côté, il faut renoncer à penser le mouvement en termes discontinus, cesser de réduire le mouvement à des « instantanés » ou à des « immobilités juxtaposées » ; d'un autre côté, la saisie du mouvement – l'intuition, l'image – ne se fait que sur le mode du « vague » et « surtout du discontinu ». Notre pensée, écrit bien Bergson, n'éclaire le phénomène que comme « une lampe presque éteinte, qui ne se ranime que de loin en loin, pour quelques instants à peine ». L'intuition capte le mouvant pour autant que, comme lui – puisqu'elle est immanente –, elle passe, telle un papillon, apparaissant et s' « évanouissant » presque aussitôt dans le ciel opaque de l'intelligence humaine. » G. Didi-Huberman, *Phalènes, Essais sur l'apparition*, 2, Paris, Les Editions de Minuit, 2013.

On peut songer ici également aux mots de Henri Michaux dans « Dessiner l'écoulement du temps » in *Passages* (1950) :

« ... Au lieu d'une vision à l'exclusion des autres, j'eusse voulu dessiner les moments qui bout à bout font la vie, donner à voir la phrase intérieure, la phrase sans mots, corde qui indéfiniment se déroule sinuuse, et, dans l'intime, accompagne tout ce qui se présente du dehors comme du dedans.

Je voulais dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps. Comme on se tâte le pouls. Ou encore, en plus restreint, ce qui apparaît lorsque, le soir venu, repasse (en plus court et en sourdine) le film impressionné qui a subi le jour. »

4\_ V. Woolf, *Journal*, 23 juin 1929

5\_ Le 3 mai, Vanessa avait écrit à Virginia de Cassis une lettre où elle rapportait la venue d'une gigantesque phalène cognant la vitre et les efforts de R. Fry et de D. Grant pour la capturer. Le 8 mai, Virginia répond : « À propos, ton histoire de phalène me fascine tellement que je vais écrire quelque chose. J'ai passé une heure à ne penser qu'à toi et aux phalènes après ta lettre. »

Visuel : La Phalène, huile et pastel sur toile, 46 x 38 cm

## DJABRIL BOUKHENAÏSSI

Né en 1993 en France  
Vit et travaille entre Paris et le Perche  
Born in 1993 in France  
Lives and works between Paris

## FORMATION / EDUCATION

### 2013 - 2018

Licence 3  
Université Paris8 Vincennes-Saint-Denis  
Philosophie

DNAP  
Université des Arts de Berlin  
Atelier Valérie Favre

DNSAP  
Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts  
Atelier peinture Djamel Tatah  
Atelier gravure Aurélie Pagès  
Mémoire d'étude : "Substitutions et fantasmes dans À rebours de Joris-Karl Huysmans" sous la direction de Jean-François Chevrier

## EXPOSITIONS PERSONNELLES / SOLO SHOWS

2024 PHALÈNE, galerie Sator, Romainville, FR

2023 MÉLODIE DU SOUVENIR, Galerie Conscious, Paris, FR  
L'ABSENCE, Galerie la Villa des arts, Paris, FR

## EXPOSITIONS COLLECTIVES / GROUP SHOWS

2023 FIGURATIVE PAINTING IN FRANCE TODAY, Galerie Peter Kilchmann, Paris, FR  
Private Choice, Paris, FR

2019 INVITATIONS, Centre d'art contemporain de Lacoux, FR

2017 EXPOSITION, Galerie Torstraße 111, Berlin, DEU

## PRIX / PRIZES

2023 Lauréat du / winner of the Art and Environment Prize  
Lee Ufan ARLES x GUERLAIN



















Diplômé de l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris et de l’Universität der Künste de Berlin, Djabril poursuit sa recherche à travers la peinture, le pastel et la gravure. Son travail est essentiellement nourri par la littérature et la musique et s’articule autour des notions de disparition et de fragilité.

Son travail de peinture s’attache à reconstruire des images sensibles dont il fait l’expérience et qui, comme pour tout un chacun, nourrissent son rapport au monde. Si la peinture qu’il présente semble indécise, comme à mi-chemin d’une représentation aboutie, c’est qu’elle cherche à évoquer des événements qui sont eux-même évanescents, fragiles, mal dessinés et mal inscrits dans notre propre intériorité. C’est le cas d’un souvenir d’enfance, d’un paysage entr’aperçu, de la rêverie induite par un morceau de musique ou encore du visage d’un ami disparu. Autant d’événements logés dans les interstices de notre mémoire, qui s’y sont sédimentés et amoncelés, et qui échappent dès lors qu’on cherche à les saisir. La reviviscence d’un souvenir, lorsque nous nous le figurons, par exemple, n’est pas un décalque de la réalité, mais un résidu appauvri. Pour autant, cette implication du disparu dans le présent laisse des traces, et ces traces, nous les tenons pour vraies, en tant qu’elles sont ce qu’il nous reste de notre passé, et probablement le sable sur lequel nous voulons établir notre présent.

Pour le peintre, la peinture est probablement le lieu où peut s’espérer une telle reconnaissance, précisément parce qu’elle s’autorise à déborder la vraisemblance pour tenter d’aller au plus proche de ces images sensibles. Djabril fait l’hypothèse que la peinture, travaillée à travers des motifs poreux, transparents, eux-mêmes traversés par d’autres motifs, est peut-être en mesure d’évoquer la manière dont ces images intérieures nous reviennent à travers une durée qui nous est propre. Il lui fallait donc penser un ensemble qui épouserait cette dimension temporelle. Les tableaux qu’il propose, évanescents, fragiles, où les motifs se distinguent sans se dessiner véritablement, semblent correspondre au caractère si singulier des événements, fugaces et chancelants, à partir desquels il cherche à travailler. A cet égard, le recours au pastel est essentiel. C’est sa porosité, une fois appliquée sur les glacis de la peinture à l’huile, qui lui a permis d’entreprendre un tel travail.

De manière concomitante, il entreprend un travail sur la disparition de la nuit comme objet poétique. Guidé par l’intuition que la disparition de la nuit dans les villes résonnera dans les imaginations intérieures contemporaines et à venir, Djabril se propose de produire un ensemble d’images qui traitent de cette disparition.

Having graduated from the École Nationale Supérieure des Beaux-Arts of Paris and the Universität der Künste of Berlin, Djabril continues his research through painting, pastels and engravings. His work is largely nourished by literature and music, while addressing notions such as disappearance and fragility.

Djabril’s work as a painter focuses on reconstructing sensitive images of his experiences: images that, like for everyone, nourish his relationship with the world. If the paintings he presents seem indecisive, unfinished or halfway to a completed representation, it’s because they seek to evoke events that are themselves evanescent, fragile, poorly drawn and poorly inscribed in our own interiority. Such is the case with a childhood memory, a glimpse of a landscape, the reverie induced by a song, or the face of a lost friend. All these events are embedded in the interstices of our memory, sedimented and piled up there, yet slip away as soon as we try to grasp them. The revival of a memory, when we picture it in our minds, for example, is not a transfer of reality, but an impoverished residue. Nevertheless, this entanglement of the disappeared with the present leaves traces, and we often hold these traces to be true, as they are what remains of our past, and possibly the foundation on which we wish to build our present.

For the painter, painting is probably the place where such recollection can be hoped for, precisely because it allows itself to go beyond verisimilitude in an attempt to get as close as possible to these sensitive images. Djabril hypothesizes that painting, worked through porous, transparent motifs that are themselves crossed by other motifs, may be able to evoke the way in which these inner images come back to us over a period of time that is unique to each one of us. He therefore needed to create an ensemble that would embrace this temporal dimension. His fleeting, fragile paintings, in which motifs stand out without ever truly taking shape, seem to correspond to the singular character of the wavering events he seeks to work from. In this respect, the use of pastel is crucial. It is its porosity, once applied to the glazes of oil paint, that has enabled him to undertake such work.

Simultaneously, he embarked on a project exploring the disappearance of night as a poetic object. Guided by the intuition that the disappearance of night in cities will resonate in contemporary and future imaginations, Djabril intends to produce a series of images dealing with this disappearance.



*Grand Paon de nuit*, 2024

huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas

175 x 250 cm

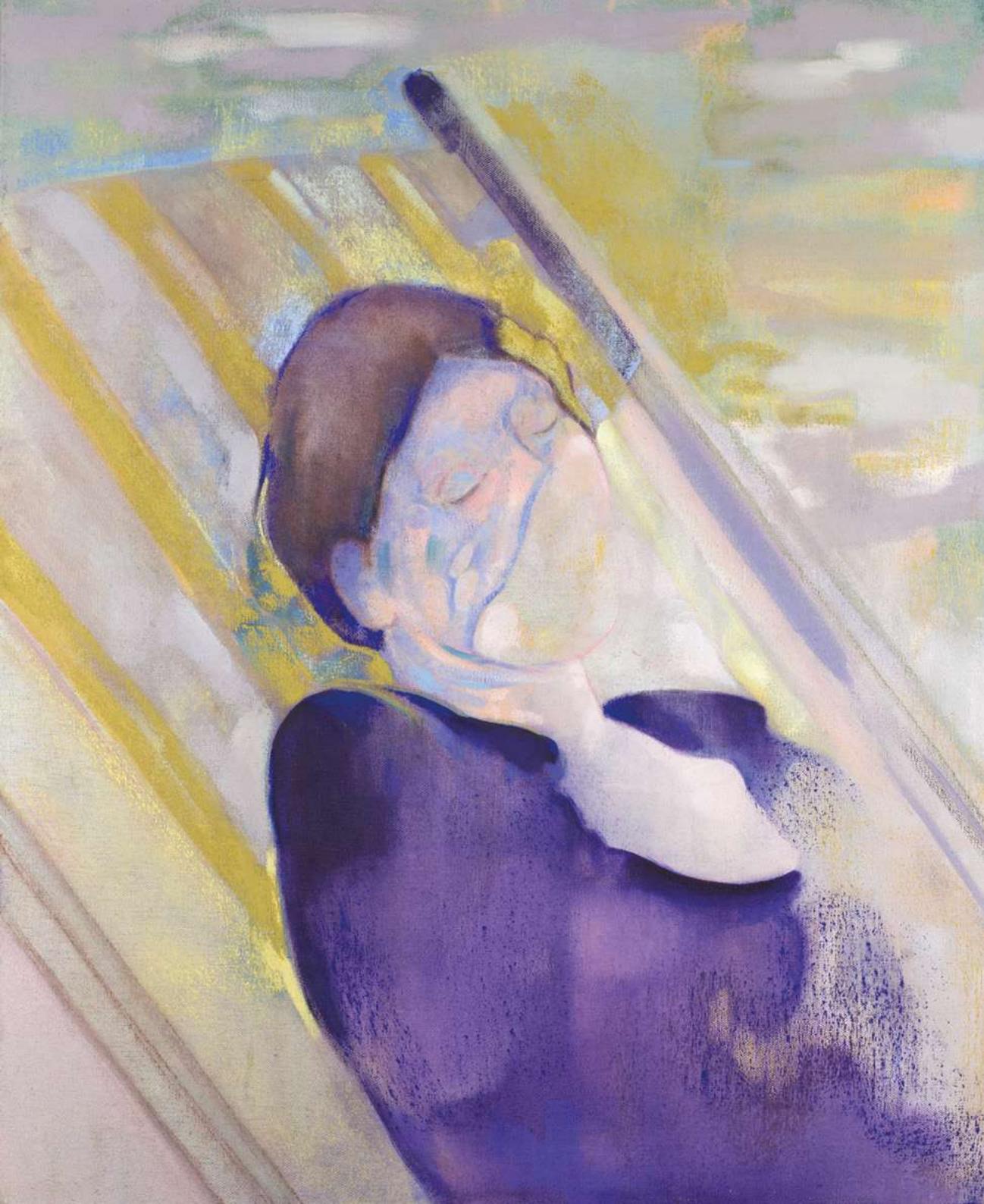


*La Porte*, 2024  
huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas  
195 x 130 cm



*Camille*, 2024

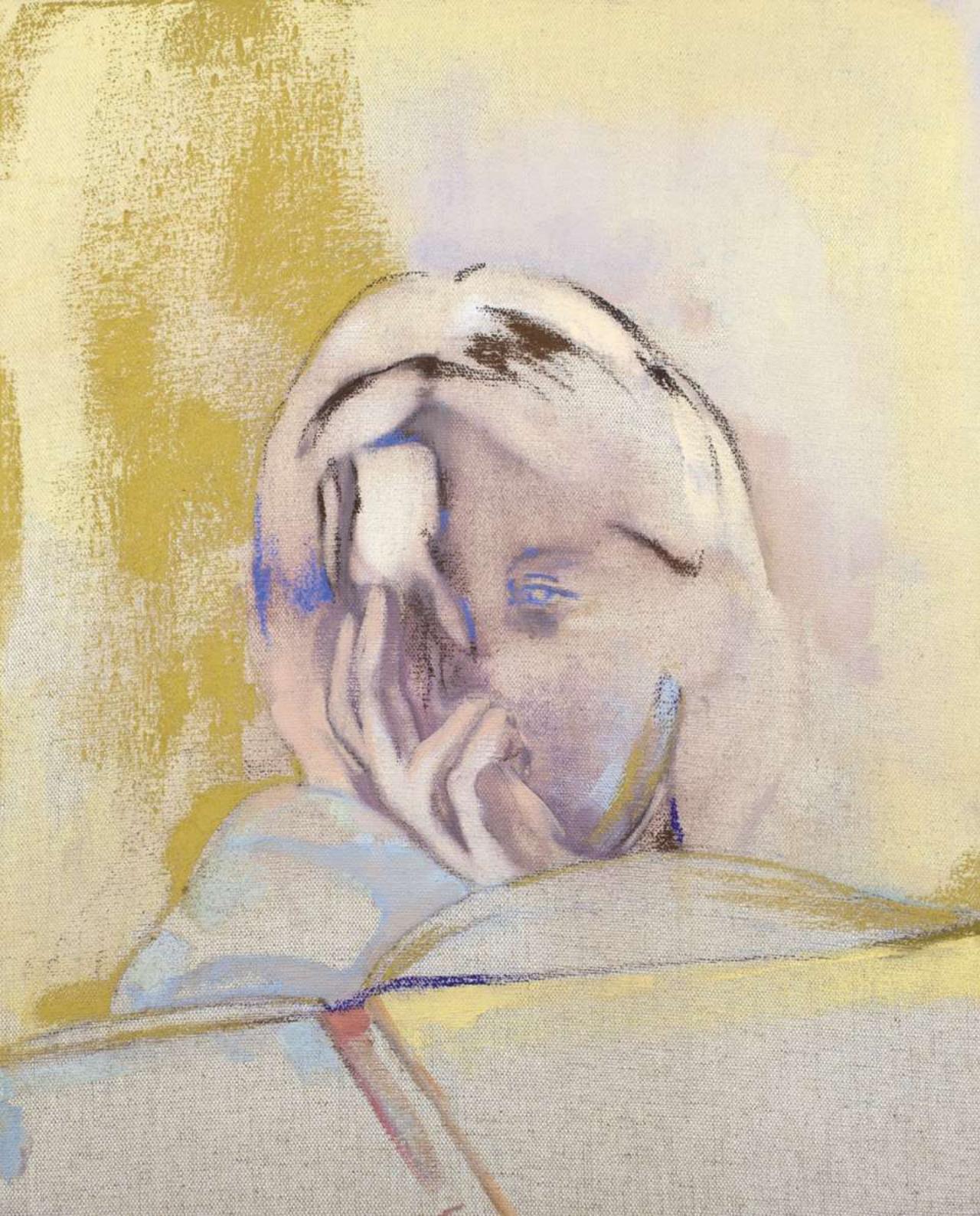
huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas  
114 x 146 cm



*Camille*, 2024  
huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas  
65 x 54 cm



*La Phalène*, 2024  
huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas  
46 x 38 cm



*Clarissa*, 2024  
huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas  
41 x 33 cm



*Apparition, disparition, 2024*

huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas  
22 x 27 cm



*Étude de Phalène*, 2024

huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas

22 x 27 cm



*Étude de Phalène II*, 2024

huile et pastel sur toile / oil and pastel on canvas

22 x 27 cm



*Camille*, 2024

encre sur papier / ink on paper  
dessins / drawings : 37 x 47,5 cm  
cadre frame : 54 x 65 x 3 cm



*Sans titre*, 2024

aquarelle sur papier / watercolor on paper

dessins / drawings : 12 x 18 cm (x4)

cadre frame : 47 x 58 x 3 cm



*Sans titre*, 2024

aquarelle sur papier / watercolor on paper

dessin gauche / left drawing : 24 x 17 cm

dessin droite / right drawing : 12 x 18 cm

cadre frame : 41 x 54 x 3 cm



*Sans titre*, 2024

aquarelle sur papier / watercolor on paper

dessins / drawings : 12 x 18 cm (x2)

cadre frame : 30 x 48 x 3 cm